

Obsèques de Camille Tremblay

Témoignage par Paul Inchauspé

(Montréal, octobre 2000)

Camille,

Bien des personnes qui sont ici aujourd'hui auraient pu, bien mieux que moi, te dire ce que tu as été pour nous tous. Mais Danièle a voulu que ce soit moi qui m'adresse à toi. À cause de l'estime que tu avais pour moi, m'a-t-elle dit, ce qui m'honore. Car être estimé par un homme de ta qualité, cela rend fier.

Rencontrer un homme ayant une densité d'humanité hors du commun, c'est être tenu en éveil par une énigme. Comment donc peut-il être ainsi? Camille, tu nous tenais ainsi en éveil. Où donc allais-tu chercher ce que tu étais?

Tout le monde a dit et redit la qualité des relations que tu établissais avec tous. Attention, délicatesse, respect, empathie, voilà les mots que j'ai entendus de toi bien des fois quand on parlait de toi.

Mais moi, au-delà de tout cela, ce qui me tenait en éveil, c'était la manière dont tu écoutais. Tu étais là, sans bouger, les yeux intenses, et soudain, sous ton regard, on avait la sensation d'exister. À ces moments-là, tu étais présent **pour** nous et non seulement **avec** nous.

Où puisais-tu cette capacité d'écoute qui te faisait entrer sans crainte, sans réserve, dans la logique même du point de vue de l'autre? Où puisais-tu cette densité de présence qui nous faisait rendre palpable, en retour, la nôtre? Où allais-tu chercher cette attitude constante qui t'amenait à ne pas regarder d'abord l'autre – ce que nous, nous faisons trop souvent – comme celui qu'on craint ou celui dont on se méfie, mais comme une charge qui t'était confiée.

Et puis Camille, ta vie, c'est aussi pour nous celle d'une autre énigme, celle de la force de ta modestie et de ta douceur. Quelque part dans la Bible, il est dit que la puissance de Yawhé ne se manifeste pas, comme on pourrait le croire, par la tempête, les éclairs, la tornade, mais par un vent léger, celle d'un zéphyr.

Camille, tu as toujours su que pour faire des choses importantes, il ne faut pas jouer à faire l'important. Souvent dans tes fonctions tu étais placé au cœur des jeux de pouvoir et à côtoyer des personnes qui les aimaient, mais toi-même, tu étais allergique à ces jeux. Et c'est pour cela que tu savais les dénouer comme un lutteur défait son adversaire en le prenant par les épaules pour lui donner une accolade. Cette force modeste arrivait à bout des blocages qui se nourrissent toujours de nos craintes, de nos peurs. Littéralement, tu nous désarmais et nos résistances disparaissaient.

Mais où allais-tu chercher le sérieux avec lequel tu faisais toutes choses et cette absence de la moindre velléité de te prendre au sérieux?

J'ai cru, parfois, deviner les vraies sources où tu t'abreuvais, ces jardins secrets où tu te ressourçais : le plaisir de la fête, ces moments où on se sent au coude à coude avec les autres, la joie de gamin qui retrouve ses camarades, cet espace de plaisir et de rêve que tu entretenais dans tes rapports avec l'art, la peinture et les objets créés par les artisans, et surtout dans l'espace de tendresse que tu réservais à celle que tu aimais.

Mais tout cela qui explique bien des choses n'explique pas entièrement le secret de ta force tranquille. Mais où donc étais-tu allé la chercher?

Et le secret de ton courage, qui n'avait rien à voir avec la témérité, qui nous l'expliquera? Combien de fois ne t'ai-je pas vu, au moment où il fallait s'engager dans des choses difficiles, rentrer en toi, douloureusement, affronter mentalement l'obstacle, te cabrer devant lui comme un cheval qui le refuse au tout dernier moment et puis aller loin, loin au fond de toi, y puiser je ne sais quelle énergie, te reprendre, faire reculer les craintes – et on les voyait soudain se dissiper sur ton visage – et dire avec le sourire : « J'y vais! ».

Camille où puisais-tu cette force, cette détermination?

Mais maintenant, nous avons peut-être la réponse à cette dernière énigme, elle est dans la manière même avec laquelle tu as affronté la mort annoncée. La crainte humaine, en tous les temps, sous tous les cieux, en chaque cœur, n'est jamais qu'une seule et même crainte, celle de la peur de la fin. Toute crainte, sous quelque forme dérivée qu'elle emprunte, est au fond crainte de la mort. Et la victoire sur cette crainte se fait sentir sur tous les autres domaines régis par la crainte.

C'est ce que tu nous as appris. Ton courage au jour le jour qui était si grand, c'était aussi un courage capable d'affronter les épouvantes de la mort, comme tu nous l'as montré ces derniers mois. Cette lutte était admirable. Tu rayonnais d'une force, capable de renverser tous les géants dont l'arme est la terreur. Au point que nous nous disions que tu ferais démentir tous les pronostics et faire reculer la mort elle-même.

Mais elle n'a pas gagné, Camille. Tu es vivant pour nous.

Nous t'avons rencontré. Parce que tu étais grand, tu nous as tenus en éveil.

Et nous continuerons longtemps, parce que nous n'avons pas résolu toutes les énigmes, à nous demander : « Comment pouvait-il être ainsi? »

Et puis, nous sommes ici plusieurs qui n'oublieront jamais la leçon de ton dernier combat : la liberté, c'est la puissance qui surmonte la crainte et soutient le courage.

Camille, tu es toujours vivant pour nous. Et c'est la raison, tu l'auras devinée, pour laquelle je me suis adressé, ici, à toi, directement.